

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE RÉGIONAL DE PUBLICATION DE BORDEAUX

LE DÉCOR ARCHITECTONIQUE
DE
SAINTES ANTIQUES

LES CHAPITEAUX ET BASES

par

Dominique TARDY

avec la collaboration de *F. SCHACH*

AQUITANIA supplément 5

ÉDITIONS DU CNRS
15, quai Anatole-France
75700 PARIS

1989

ÉDITIONS DE LA
FÉDÉRATION AQUITANIA
6 bis, cours de Gourgue
33074 BORDEAUX

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE : L. MAURIN et M. THAURÉ	5
AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION	11
1. LES CHAPITEAUX CORINTHIENS	15
<i>Chapiteaux augustéens</i>	15
<i>Chapiteaux julio-claudiens</i>	33
<i>Chapiteaux flaviens</i>	46
<i>Chapiteaux première moitié du IIème siècle</i>	61
<i>Chapiteaux IIème et IIIème siècles</i>	73
2. LES CHAPITEAUX COMPOSITES	83
<i>Chapiteaux julio-claudiens</i>	83
<i>Chapiteaux flaviens</i>	91
<i>Chapiteaux première moitié du IIème siècle</i>	98
<i>Chapiteaux du IIIème siècle</i>	106
3. LES CHAPITEAUX CORINTHISANTS	111
<i>Chapiteaux flaviens</i>	111
<i>Chapiteaux du IIème siècle</i>	116
4. LES CHAPITEAUX IONICISANTS	129
5. LES CHAPITEAUX TOSCANS	139
6. LES BASES : TYPOLOGIE ET ÉVOLUTION	151

7. CARACTÉRISTIQUES DE L'ATELIER ET ÉVOLUTION DU VOCABULAIRE ORNEMENTAL	157
CONCLUSION	167
BIBLIOGRAPHIE	175
CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES	179
TABLE DES FIGURES	181



LA NEF

IMPRIMEUR CONSEIL

22, rue du Peugue

33000 BORDEAUX

PRÉFACE

L'architecture gallo-romaine et son décor ont fait depuis longtemps l'objet d'études approfondies dans les régions rhénanes et, plus récemment, dans les régions méditerranéennes ; par contre, ce domaine a été négligé jusqu'ici par les spécialistes pour les autres provinces gauloises : la cause en est, semble-t-il, un préjugé qui faisait considérer ces productions provinciales comme peu dignes d'intérêt parce que l'on n'y voyait que des œuvres abâtardies, copies infidèles de modèles incompris, ou interprétations incohérentes des canons de l'architecture et de son décor élaborés dans la vieille Grèce ou à Rome.

C'est ainsi qu'ont été entassés et oubliés, comme à nouveau enterrés dans de nombreux musées, des blocs d'architecture extraits du sol. Cependant les collections d'architecture de Saintes ont suscité de longue date l'intérêt des érudits locaux, sensibles à leur masse, à leur beauté ou à leur intérêt documentaire, qui est réellement exceptionnel. Très tôt, dès le XVII^{ème} siècle, lors du bouleversement apporté en 1609 aux restes de la muraille antique pour l'édification d'une nouvelle citadelle, ils ont été frappés par l'amoncellement des pierres sculptées mises au jour dans les fortifications de la ville remparée. Certains d'entre eux s'en firent l'écho dans des "dissertations" qui restent précieuses, une fois la part faite d'interprétations qui datent.

Au XIX^{ème} siècle, l'enceinte antique fut souvent explorée et détruite à l'occasion de grands travaux d'urbanisme qui remodelèrent la ville ; les notables se soucièrent alors de récupérer et de conserver les pierres les plus remarquables qui constituèrent le noyau initial des collections publiques de Saintes. Dès 1815 fut créé le Musée Archéologique destiné à les abriter, à l'initiative du baron Alexandre Chaudruc de Crazannes, auteur de remarquables *Antiquités de la Ville de Saintes* ; il s'y applique à distinguer les édifices publics, qui auraient été ornés par "des sculpteurs habiles de la Grèce ou de l'Italie", des monuments privés, chantiers d'"ouvriers du pays". Simplification sommaire ! Mais la notion d'"ateliers" est déjà pressentie.

Il a fallu néanmoins attendre 1888, pour que fût publié un catalogue minutieux de la collection lapidaire de Saintes, sous la plume de Louis Audiat qui cumulait — chose courante à l'époque — les fonctions de bibliothécaire et de conservateur. Mais s'il s'y risque à quelques rapprochements pour établir des séries ou à quelques observations, d'ailleurs pertinentes, dans l'ensemble le matériel architectural semble l'avoir beaucoup moins intéressé que les inscriptions ou les sculptures.

Son successeur Charles Dangibeaud a fait œuvre de pionnier en réalisant, au tournant du siècle, avec la collaboration d'Emile Proust, la couverture photographique du musée tel qu'il se présentait alors : sur ces planches, qui constituent de précieux documents, on voit souvent en meilleur état de conservation qu'aujourd'hui des blocs des séries d'architecture qui étaient alors entièrement abritées. En 1930, après avoir été pendant plus d'un siècle emmagasinées dans des locaux divers, mais toujours peu appropriés, ces collections furent installées avec goût dans le dépôt lapidaire actuel par les soins de Charles Dangibeaud et de l'architecte des Monuments Historiques Hulot. Mais, outre que l'ordonnance première fut dans la suite peu à peu gâchée par de nouveaux apports, c'était toujours des images muettes que l'on proposait aux visiteurs, ou plutôt une sorte de décor piranésien dans un agencement romantique et évocateur qui rappelait, certes, un lointain et glorieux passé, mais qui n'expliquait guère la fonction, le sens et l'insertion dans l'histoire des collections présentées.

C'est ce que l'on relève aussi dans le nouveau catalogue du musée publié en 1933 par Dangibeaud : avec perspicacité, il établit des comparaisons avec le décor d'architecture de Nîmes ou de Narbonne ; il insiste, pour les frises, sur les qualités techniques des sculpteurs, affirme leur manque d'originalité, fixe au premier siècle de l'empire romain l'exécution des meilleures pièces, en vertu du postulat selon lequel l'art antique s'est dégradé au cours des siècles. Avec bon sens, il note les altérations de certaines pierres, dues au choix du matériau, un calcaire coquillier particulièrement vulnérable et à l'exposition aux intempéries ; établit judicieusement une correspondance entre entablement corinthien et colonnes cannelées ; s'interroge à bon droit sur le petit nombre de bases de colonnes retrouvées. Par contre les chapiteaux, qu'il estime "en général moins soignés", semblent avoir moins capté son intérêt. Mais en somme, ce grand érudit ne trouvait guère à exercer sa compétence et son enthousiasme sur ce somptueux matériel que l'absence d'études générales sur le décor d'architecture des provinces gallo-romaines rendait en réalité peu compréhensible. C'est bien pourquoi, depuis Charles Dangibeaud on a peu progressé dans ce domaine, tant qu'il n'attira pas l'attention des spécialistes de l'architecture antique.

L'intervention de ceux-ci était nécessaire pour que fût démontré l'incalculable apport de ces blocs ouvragés et ornés, qui constituent l'originalité principale du Musée Archéologique de Saintes, à la connaissance de la civilisation provinciale romaine et aussi à l'histoire de Saintes antique. Sur ce dernier point, il est remarquable de constater aujourd'hui la concordance des conclusions de l'étude des séries du musée, qui proviennent du démontage de monuments publics ou funéraires, et de celle des fouilles archéologiques poursuivies depuis une vingtaine d'années dans le sol de l'agglomération ; elles attestent pendant les dernières décennies du premier siècle avant Jésus-Christ et la fin du règne d'Auguste un développement très dynamique de la ville, auquel font écho les blocs augustéens du musée. L'abondant décor d'architecture de l'époque julio-claudienne répond aux nouvelles structures urbaines, encadrées par le maillage orthogonal d'une voirie aux axes aérés, dans un développement monumental dont subsistent encore l'arc de Germanicus, élevé en 18 ou 19, et l'amphithéâtre, inauguré sous l'empereur Claude. C'est sous les Flaviens, peut-être plus particulièrement sous le règne de Domitien, que les sculpteurs des monuments de Saintes manifestèrent le mieux leur talent, la compréhension qu'ils avaient de leurs modèles, leur génie inventif et la maîtrise de leur art : le musée en présente de nombreux exemples dans les restes des monuments démontés ; mais c'est alors aussi que, dans l'agglomération où l'on cherche encore en vain l'empreinte de

ces monuments publics, les fouilles urbaines ont montré, par l'exploration d'habitats privés, que l'agglomération avait atteint sa plus grande prospérité. A l'inverse, les témoignages de celle-ci se raréfient de plus en plus à partir de la seconde moitié du IIe siècle, au musée comme dans la ville.

Dominique Tardy présente ce dossier de l'architecture santonne antique en étudiant les chapiteaux et les bases ; les chapiteaux constituent en effet des jalons chronologiques sûrs, et ils sont des témoins précis des techniques, des choix, des goûts et des modes qui furent ceux des sculpteurs et de leurs commanditaires, des influences artistiques qui s'exerçaient dans ce territoire éloigné du centre de l'Empire, de l'accueil que leur faisait le milieu indigène, des interprétations auxquelles il se livrait parfois. On voit déjà combien ce domaine peut enrichir notre connaissance de l'histoire des villes antiques de l'Occident gaulois et renouveler sa problématique ; Dominique Tardy montre que cette histoire ne saurait exclure l'étude du décor d'architecture, qui apparaît comme un test important de la romanisation.

La qualité des recherches qu'elle a ainsi menées au sein de l'Institut d'Architecture Antique, comme celle des clichés, des relevés et des dessins qui jouent un rôle essentiel dans le discours, confère une place de choix dans l'histoire de l'art régional antique à cet ouvrage consacré au décor d'architecture de *Mediolanum* des Santons. Puisse ce travail de longue haleine aboutir à une information concrète sur le paysage architectural de Saintes et déboucher, un jour, sur une présentation cohérente, didactique et assurément exceptionnelle de l'architecture gallo-romaine provinciale, dans un nouveau musée archéologique à Saintes.

Louis Maurin et Marianne Thauré